

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 16 (1871)  
**Heft:** (3): Revue des armes spéciales : supplément mensuel de la Revue Militaire Suisse

**Artikel:** Rapport sommaire sur les opérations de l'armée du Rhin, du 13 août au 29 octobre 1870  
**Autor:** Bazaine  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-332673>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

du but apprécié instinctivement par simple vision ; 2° placer l'axe de l'œil dans la direction des crans de mire, de façon à avoir nettement la sensation de la droite qu'ils déterminent ; 3° amener peu à peu cette ligne et par suite l'axe de l'œil dans la direction du but.

L'exercice a en effet pour but de décomposer un acte en ses mouvements élémentaires, de les faire exécuter successivement, en insistant sur chacun d'eux en proportion de leur importance. On habitue ainsi les muscles qui y concourent et même le système nerveux qui les commande à les réaliser avec précision.

Il importe, pour atteindre le but, que le plus petit mouvement élémentaire ne soit pas oublié ; or, il est évident que le commandement *En joue!* ne met pas en jeu les mouvements essentiels du pointé, mais seulement l'un d'eux. Le commandement de *Visez!* est essentiel pour habituer les muscles moteurs de l'œil et ceux du bras à obéir et à fonctionner avec rectitude, autrement les recrues prennent l'habitude pure et simple de faire feu sans viser, et perdent par suite tout l'avantage que leur donne l'excellence de leurs armes.

Jusqu'ici on a peut-être bénéficié seulement de la rapidité du tir des nouveaux fusils, sans s'arrêter assez à leur précision.

En tout cas, la proposition de M. Faye est si peu exigeante, il est si facile d'intercaler entre les deux commandements ordinaires celui de *Visez!* que l'on peut bien, dès aujourd'hui, livrer cette idée à qui de droit et la soumettre à une expérimentation immédiate.



### RAPPORT SOMMAIRE

sur les opérations de l'armée du Rhin, du 13 août au 29 octobre 1870, par le commandant en chef maréchal BAZAINE.

Ce résumé a pour but de donner un aperçu, aussi exact que possible, sur des faits intéressants l'armée du Rhin pendant cette période.

Les rapports spéciaux établis après chaque combat, citant les corps, les officiers et les soldats qui s'y sont distingués sont déposés aux archives de l'état-major de l'armée, sous le couvert du ministre de la guerre, et lui parviendront dès que *les relations seront rétablies avec la capitale.*

Nommé, par décret du 12 août, commandant en chef de l'armée du Rhin, j'en pris le 13 le commandement, ayant pour chef d'état-major général le général de division Jarras, désigné pour ces fonctions par le même décret qui supprimait celles du major général et des deux aides-majors généraux.

Mes instructions étaient de faire passer l'armée de la rive droite de la Moselle, où elle était réunie depuis le 11, sur la rive gauche pour la diriger sur Verdun. Ce mouvement était en pleine voie d'exécution le 14, s'opérant par les deux ailes, quand, vers deux heures de l'après-midi, les troupes allemandes commencèrent l'attaque sur la division Metman du 3<sup>e</sup> corps. Il fallut l'appuyer pour maintenir l'ennemi, qui devenait entreprenant ; le 4<sup>e</sup> corps, qui avait presque effectué son passage de rivière, revint en partie prendre position en avant du fort Saint-Julien et concourut à ce premier combat, qui dura jusqu'à la nuit et prit le nom de bataille de Borny.

Nous n'eûmes pas la satisfaction de déjouer les projets de l'ennemi, dont le but était de retarder notre concentration sur le plateau de Gravelotte et de donner le temps à ses troupes d'y arriver avant nous. Leur passage était signalé à Nomény

et à Gorze, et l'armée du prince Frédéric-Charles, dont les coureurs avaient été vus dans les environs de Briey, avançait du même côté.

Le mouvement de nos troupes sur le rive gauche de la Moselle continua le 15 août, et les 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps furent échelonnés derrière la division de cavalerie du général de Forton, qui, depuis la veille, éclairait la route de Mars-la-Tour, tandis que la division du général du Barail éclairait la route de Conflans. La garde impériale fut établie en avant de Gravelotte.

La concentration des 3<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps sur le plateau n'était pas complète le 16 au commencement de la bataille, les passages sur les ponts, qui étaient en nombre insuffisant, ayant été plus longs qu'on ne l'avait supposé.

Le 16 août, vers neuf heures du matin, l'ennemi attaqua d'abord la division de Forton qui dut se replier sur le 2<sup>e</sup> corps; l'action devint bientôt après générale et dura jusqu'à la nuit close. Ce combat, qui fit éprouver des pertes sensibles à l'ennemi et le tint un moment en échec, prit pour nous le nom de bataille de Rezonville. L'extrait suivant, que j'adressai à S. M. l'empereur et au ministre de la guerre, le 17 août, expose la situation de l'armée après ce combat :

« On dit aujourd'hui que le roi de Prusse serait à Pange ou au château d'Aubigny, qu'il est suivi d'une armée de 100,000 hommes, et qu'en outre des troupes nombreuses ont été vues sur la route de Verdun et à Mont-sous-les-Côtes.

« Ce qui pourrait donner une certaine vraisemblance à cette nouvelle, de l'arrivée du roi de Prusse, c'est qu'en ce moment, où j'ai l'honneur d'écrire à Votre Majesté, les Prussiens dirigent une attaque sérieuse sur le fort Queuleu. Ils auraient établi des batteries à Magny, à Mercy-le-Haut et au bois de Pouilly; dans ce moment le tir est même assez vif.

« Quant à nous, *les corps sont peu riches en vivres*; je vais tâcher d'en faire venir par la route des Ardennes qui est encore libre. M. le général Soleille, que j'ai envoyé dans la place, me rend compte qu'elle est peu approvisionnée en munitions et qu'elle ne peut nous donner que 800,000 cartouches, ce qui, pour nos soldats, est l'affaire d'une journée. Il n'y a également *qu'un petit nombre de coups* pour pièces de quatre, et enfin il ajoute que l'établissement polytechnique n'a pas *les moyens nécessaires* pour confectionner les cartouches.

« M. le général Soleille a dû demander à Paris ce qui est indispensable pour remonter l'outillage; mais cela arrivera-t-il à temps? Les régiments du corps d'armée Frossard n'ont plus d'ustensiles de campement et ne peuvent faire cuire leurs aliments. Nous allons faire tous nos efforts pour reconstituer nos approvisionnements de toute sorte afin de reprendre notre marche dans deux jours si cela est possible. Je prendrai la route de Briey. Nous ne perdrons pas de temps, à moins que de nouveaux combats ne déjouent mes combinaisons. »

Je joignis à cette dépêche une note du général Soleille indiquant le peu de ressources qu'offrirait la place de Metz pour le ravitaillement en munitions de l'artillerie et de l'infanterie. Depuis, on trouva dans les magasins du chemin de fer 4 millions de cartouches, et M. le général Soleille donna une telle impulsion à l'arsenal de Metz, que l'on put y fabriquer des fusées percutantes, de la poudre et des cartouches avec un papier spécial; un marché fut passé pour fondre des projectiles.

Le 17 août, l'armée vint s'établir sur les positions de Rozérieulles à Saint-Privat-la-Montagne pour les raisons suivantes :

- 1<sup>o</sup> Manque d'eau à Gravelotte et aux environs;
- 2<sup>o</sup> Obligation, avant de continuer la marche en avant, d'aligner les vivres et de remplacer les munitions consommées, principalement en projectiles de quatre;
- 3<sup>o</sup> Evacuer les blessés sur Metz.

Des suppositions ont été faites sur la possibilité de continuer la marche sur Verdun dans la nuit du 16 au 17; *elles étaient erronées*. Ceux qui les émettaient ne connaissaient pas la situation. L'ennemi recevait à chaque instant des renforts con-

sidérables et avait envoyé des forces pour occuper la position de Fresnés en avant de Verdun ; l'armée française, en marche depuis plusieurs jours, venait de livrer deux batailles sanglantes, elle avait encore des fractions en arrière, y compris le grand parc de réserve de l'armée, qui était arrêté à Toul, attendant une occasion favorable pour rejoindre, *ce qu'il n'a pu faire*. L'armée pouvait éprouver un échec très sérieux, qui aurait eu une influence fâcheuse sur les opérations ultérieures.

Les corps reçurent l'ordre de se fortifier dans leurs nouvelles positions et d'y tenir le plus longtemps possible. Mon intention était de reprendre l'offensive, le ravitaillement terminé.

Le 18 août, toute l'armée allemande, sous le commandement de S. M. le roi de Prusse, attaqua nos lignes avec une nombreuse artillerie et des masses considérables d'infanterie. Le succès resta toute la journée indécis ; mais le soir, un suprême effort exécuté par l'ennemi sur Saint-Privat-la-Montagne, rendit cette position intenable pour notre aile droite, qui, malgré la bravoure et le dévouement du maréchal Canrobert et de ses troupes, dut l'évacuer et le fit en très bon ordre.

La division de grenadiers de la garde, envoyée comme réserve, n'avait pu être engagée que tardivement.

Le 6<sup>e</sup> corps de l'armée du Rhin n'était pas complètement constitué en artillerie, génie, cavalerie, ni même en infanterie ; une de ses divisions n'avait même qu'un seul régiment.

Pendant cette action, qui fut des plus meurtrières pour l'ennemi, je dus me tenir, avec les réserves d'artillerie et la garde, sur le plateau de Plappeville pour repousser les tentatives faites par l'ennemi soit par Vaux et Sainte-Raffine, soit par Woippy, sur les derrières de nos positions, son but étant de nous couper de Metz. Cette bataille prit le nom de défense des lignes d'Amanvillers.

Dans la matinée du 19, l'armée vint s'établir entre les forts détachés de Metz, et dès ce jour elle resta sur la défensive. Elle avait besoin de repos et surtout de reconstituer ses cadres en officiers de tous grades.

L'ennemi ne perdit pas un instant pour compléter notre investissement, en détruisant les ponts de l'Orne (petite rivière qui se jette dans la Moselle), et en rendant impraticable la voie ferrée de Thionville.

Le 26, les 4<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> corps et la garde passaient sur la rive droite ; j'avais le projet de forcer le passage le long de cette rive ; mais une véritable tempête nous surprit et rendit inexécutable, dans de bonnes conditions, tout mouvement offensif dans des terrains aussi détremés.

Les commandants des corps d'armée et les chefs des armes spéciales furent réunis à la ferme de Grimont et ils émirent l'avis que l'armée devait *rester sous Metz*, parce que sa présence maintenait 200,000 ennemis, qu'elle donnait le temps à la France d'organiser la résistance, aux armées en formation de se constituer, et, qu'en cas de retraite de l'ennemi, elle le harcèlerait, si elle ne pouvait infliger une défaite décisive. Quant à la ville de Metz, elle avait besoin de la présence de l'armée pour terminer les forts, leur armement, les défenses extérieures du corps de la place, et il fut reconnu que celle-ci *ne pourrait tenir plus de quinze jours, sans la protection de l'armée*. Malheureusement les autorités civiles et militaires de cette place n'avaient pas pris de dispositions, quand il en était temps encore, pour faire rentrer dans son enceinte toutes les ressources en vivres et fourrages des cantons voisins et augmenter ainsi les approvisionnements, en prévision d'un long blocus. (Quelque temps avant, l'intendant en chef de l'armée était parti pour activer l'exécution des marchés ; après lui j'envoyai M. l'intendant de Préval ; personne ne put revenir.) Ces autorités ne firent pas non plus sortir de la ville les bouches inutiles, les étrangers qui pouvaient être nuisibles par leurs relations nationales. Les sages dispositions prescrites par les règlements militaires furent négligées pour ne pas inquiéter la population.

Nous étions donc réduits, dès le début, aux faibles approvisionnements des magasins de Metz et des villages sur lesquels nous étendions notre action.

Il fut en outre convenu, dans la réunion du 26, que, pour soutenir le moral des troupes, on ferait des coups de main pour harceler l'ennemi et augmenter nos ressources.

Des compagnies de partisans furent organisées dans les divisions et rendirent de bons services.

Le 30 août, je reçus par le retour d'un émissaire, que j'avais envoyé à S. M. l'empereur au camp de Châlons, l'avis suivant :

« Reçu votre dépêche du 19 dernier à Rheims; me porte dans la direction de Montmédy; serai après-demain sur l'Aisne, où j'agirai selon les circonstances pour vous venir en aide. »

Je réunis l'armée, le 31, en avant des forts de Queuleu et de Saint-Julien, et j'indiquai comme objectif à enlever de vive force le plateau de Sainte-Barbe, ayant le projet, en cas de réussite, de gagner Thionville par Bettelainville et Redange avec les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps, en faisant filer la garde et le 2<sup>e</sup> corps par la route de Marloy.

La rive droite offrait l'avantage de ne pas traverser l'Orne; puis, en prenant Sainte-Barbe pour objectif, l'ennemi était incertain si je me dirigerais vers l'Est pour couper les communications, ou vers les forteresses du Nord.

L'opération réussit en partie le 31; mais, pendant la nuit, les troupes qui occupaient Servigny furent obligées de se replier par suite d'un retour offensif de l'ennemi en nombre très supérieur.

Le combat commença le 1<sup>er</sup>, par du brouillard très intense qui nous fut défavorable; nous ne pûmes reprendre la position conquise le 31, et le maréchal Leboeuf dut quitter le village de Noisseville sur lequel s'appuyait la droite du 3<sup>e</sup> corps, parce qu'il était fortement battu par un feu violent d'artillerie, et voyait sa retraite compromise par l'arrivée de fortes colonnes ennemies.

Nos pertes étaient sensibles; il était à craindre que l'ennemi nous inquiétât pendant notre retour sur la rive gauche, car ses projectiles fouillaient déjà les terrains en arrière-forts.

Les 4<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> corps et la garde repassèrent sur la rive gauche pour reprendre des positions plus étendues et plus favorables à l'installation des troupes que les anciennes, et l'on s'occupa activement d'y faire exécuter les travaux de défense nécessaires, travaux sommairement indiqués par le général Coffinières de Nordeck et qui devaient nous établir solidement dans un véritable camp retranché. Je prévins l'empereur et le ministre de la guerre de notre insuccès par la dépêche suivante (cette dépêche, envoyée le 1<sup>er</sup> septembre, fut expédiée en duplicata le 3, puis expédiée de nouveau le 7) :

« Après une tentative de vive force, laquelle nous a amenés à un combat qui a duré deux jours, dans les environs de Sainte-Barbe, nous sommes de nouveau dans le camp retranché de Metz avec peu de *ressources en munitions d'artillerie de campagne, ni viande, ni biscuits*; enfin un état sanitaire qui n'est pas parfait, la place étant encombrée de blessés. Malgré les nombreux combats, le moral de l'armée reste bon. Je continue à faire des efforts pour sortir de la situation dans laquelle nous sommes; mais l'ennemi est très nombreux autour de nous, le général Decaen est mort. Blessés et malades, environ 18,000. »

J'ai toujours ignoré si cette dépêche était parvenue, car, depuis cette époque, je n'ai plus reçu aucune communication du gouvernement.

Nous connûmes indirectement la bataille de Sedan et la capitulation qui s'ensuivit, par les hurras poussés dans les avant-postes allemands et par un médecin de l'Internationale qui avait été soigner les blessés allemands.

Les nouvelles des événements du 4 septembre nous parvinrent par un prisonnier qui avait pu s'échapper d'Ars.

J'en donnai connaissance à l'armée, dès que la confirmation m'en eut été donnée par le quartier-général allemand, par l'ordre du jour ci-après :

« A l'armée du Rhin !

« D'après deux journaux français du 7 et du 10 septembre, apportés au grand quartier-général par un prisonnier français qui a pu franchir les lignes ennemies, S. M. l'empereur Napoléon aurait été interné en Allemagne après la bataille de Sedan, et l'impératrice, ainsi que le prince impérial, ayant quitté Paris le 4 septembre, un pouvoir exécutif, sous le titre de gouvernement de défense nationale, s'est constitué à Paris. Les membres qui le composent sont (suivent les noms.)

« Généraux, officiers et soldats de l'armée du Rhin, nos obligations militaires envers la patrie en danger restent les mêmes. Continuons donc à la servir avec le dévouement et la même énergie en défendant son territoire contre l'étranger, l'ordre social contre les mauvaises passions.

« Je suis convaincu que votre moral, ainsi que vous en avez déjà donné tant de preuves, restera à la hauteur de toutes les circonstances, et que vous ajouterez de nouveaux titres à la reconnaissance et à l'admiration de la France.

« Ban-Saint-Martin, 16 septembre 1870. »

J'ai tenté à diverses reprises (15 et 25 septembre) de me mettre en relations avec le gouvernement de la défense nationale. Je lui ai adressé en trois expéditions la dépêche qui suit :

« Il est urgent pour l'armée de savoir ce qui se passe à Paris et en France. Nous n'avons aucune communication avec l'intérieur, et les bruits les plus étranges sont répandus par les prisonniers que nous a rendus l'ennemi, qui en propage également de nature alarmante. Il est important pour nous de recevoir des instructions et des nouvelles.

« Nous sommes entourés par des forces considérables que nous avons vainement essayé de percer le 31 août et le 1<sup>er</sup> septembre. »

Mes missives restèrent toujours sans réponse, et aucun de mes émissaires, qui n'étaient autres que des soldats de bonne volonté, ne revint. Nous n'avions de nouvelles que par les journaux allemands trouvés sur les prisonniers que l'on faisait, ou par les parlementaires quand ils voulaient en donner.

Un fait à signaler, c'est que très peu d'hommes du pays se sont offerts pour nous servir pendant la campagne ou le blocus, et qu'un petit nombre a répondu à l'appel de la mobilisation.

Pendant le mois de septembre et les premiers jours d'octobre, les opérations militaires principales furent celles de Lauvallier, Vany, Chieulles, Mercy et Peltrés, Lessy, Ladonchamps, Bellevue et Saint-Rémy.

Indépendamment de ces opérations, les compagnies de partisans ne cessèrent de harceler l'ennemi, de lui faire des prisonniers, et je renouvelai les ordres déjà donnés de tenir constamment l'ennemi sur le qui-vive par des attaques incessantes sur ses avant-postes, afin de le forcer à maintenir un gros effectif devant Metz, espérant retarder l'investissement de la capitale et gagner du temps pour l'organisation de la défense nationale.

Depuis le 14 août, l'armée avait livré trois grandes batailles, tenté deux grandes sorties, effectué de fréquentes attaques sur les positions de l'ennemi.

Pendant cette période, les pertes éprouvées par l'armée du Rhin, en tués, blessés et disparus, furent de vingt-cinq officiers généraux, deux mille quatre-vingt-dix-neuf officiers de tous grades, et quarante mille trois cent trente-neuf sous-officiers et soldats.

Les malades étaient nombreux, et l'on pouvait craindre une épidémie. Notre situation devenant de plus en plus critique par l'épuisement des approvisionnements, la ration de pain, qui depuis longtemps était à 500 grammes, puis à 300 grammes, fut réduite à 250 grammes *sans* blutage (limite extrême d'après l'opinion du médecin en chef de l'armée).  
(A suivre.)